GEORGIA HUNTER

ALORS QUE LE MONDE S'ÉTEINT

ROMAN

CHARLESTON

GEORGIA HUNTER

ALORS QUE LE MONDE S'ÉTEINT

Ferrare, Italie du Nord, 1941.

Lili et Esti s'aiment comme des sœurs. Malgré la montée du fascisme, elles forment une famille heureuse avec Theo, le jeune fils d'Esti. Mais quand l'Allemagne envahit le nord de l'Italie, les deux amies, de confession juive, décident de fuir à la campagne pour rejoindre la Résistance. Lorsqu'une catastrophe frappe le couvent où elles se sont réfugiées, Esti, grièvement blessée, demande l'impossible à son amie : sauver son fils.

Terrifiée, Lili se lance alors dans un voyage épique à travers l'Italie. Au cœur des villages occupés, de repaires de la Résistance en zones dévastées, elle fera tout pour conduire Theo en territoire allié et lui offrir un avenir loin de ce monde qui s'éteint…

Une histoire inoubliable d'amitié et de résilience qui nous rappelle le pouvoir extraordinaire de l'amour, même dans les moments les plus sombres.

« UN ROMAN BOULEVERSANT SUR LE COURAGE ET LE SACRIFICE DANS L'ITALIE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE. »

Publishers Weekly

« UN ROMAN PUISSANT QUI RESTE LONGTEMPS EN MÉMOIRE. »

New York Journal of Books

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-38529-443-4

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : Louise Cand
Image : © Magdalena Russocka / Trevillion Images

CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

ALORS QUE LE MONDE S'ÉTEINT

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Sur les ailes de la chance, 2019, poche, 2020

Titre original : *One Good Thing*
Copyright © Georgia Hunter, 2025
Publié pour la première fois en langue anglaise par les éditions Viking,
une marque des éditions Penguin Random House LLC
Traduit de l'anglais par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-443-4
Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston)!

Georgia Hunter

ALORS QUE LE MONDE S'ÉTEINT

Roman

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

CHARLESTON

Pour mes parents, Tom et Isabelle,
et pour mes garçons, Robert, Wyatt et Ransom,
avec amour.

Prologue

Elle pourrait porter l'enfant, mais cela les ralentirait. Il est trop lourd. Elle serre sa petite main tandis qu'ils courent, en essayant de ne pas tomber. Des brindilles craquent sous leurs pieds et le sol est accidenté.

— Plus vite ! crie-t-elle. Lève les jambes.

Avec un bruit sec, une balle se plante dans le tronc d'un pin, à quelques mètres devant eux. Lili s'arrête par réflexe et résiste à l'envie de se retourner, le souffle rugissant à ses oreilles tel un océan en pleine tempête. Elle ignore si c'est un fermier qui tire, un autre groupe de partisans ou les mussoliniens de Salò. Ça pourrait être la police italienne comme un soldat allemand. Ils ont examiné le champ avec soin, elle et les autres, avant de quitter la sécurité de la forêt pour inspecter le potager de ce qu'ils croyaient être une ferme abandonnée. Ils ont déterré cinq pommes de terre et s'en revenaient vers les arbres, grisés par la perspective d'un repas au coucher du soleil, quand le premier coup de feu a

retenti et que quelqu'un à l'avant, Ziggie, peut-être, a crié : « Courez. »

— Par ici ! ordonne Lili en se faufilant vers la droite une fois le groupe dispersé. Saute !

Elle hisse l'enfant dans ses bras et ils bondissent à l'unisson par-dessus une bûche, puis continuent sans ralentir, fonçant à travers bois, les paumes terreuses, poissées par la sueur.

Un de ses lacets s'est défait et une entaille rouge vif apparaît sur l'avant-bras de Lili, sans doute à cause d'une branche, mais elle ne sent rien.

Ne t'arrête pas, se répète-t-elle. *Ne lui lâche pas la main. Continue.*

PREMIÈRE PARTIE

1

Ferrare, décembre 1940

Huit heures trente-deux. Assise sur le canapé d'Esti, Lili tire un crayon de derrière son oreille et note la fréquence sur son tableau.

— Toutes les sept minutes, à présent, dit-elle. Je pense qu'il est temps d'y aller.

Esti, qui arpente la pièce, agite la main.

— Je n'ai pas encore perdu les eaux, répond-elle. Tout va bien.

— Tu es sûre ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Merci, répond Esti avec une grimace.

— Désolée. Je ne te reconnais pas.

— Je ne me sens pas moi-même. Mais je refuse de passer des jours et des jours à l'hôpital. Ma mère a mis quarante-huit heures à me mettre au monde. Et puis Niko n'est pas encore rentré. Je ne veux pas partir sans lui.

Lili soupire.

— Très bien. Mais quand tu auras des contractions toutes les cinq minutes on ira. Je ferais n'importe quoi pour toi, Es, tu le sais, mais je t'en supplie ne m'oblige pas à te servir de sage-femme.

Esti rit, émettant une sorte d'aboiement grave.

— Tu es têtue comme une mule, tu le sais ? s'exclame Lili en secouant la tête.

— Mon mari me le dit tout le temps.

— À propos de mari, où est-il ?

— Je ne sais pas.

Lili mâche la gomme de son crayon. Depuis quelques semaines, Niko sort beaucoup, elle l'a remarqué, et il ne précise jamais où il va. Ça ne lui ressemble pas.

— Je lui laisserai un message si on doit partir avant son retour.

— Comme tu voudras.

Esti tressaille et s'adosse au chambranle. Elle ferme les yeux, le front appuyé sur la main pendant une nouvelle contraction.

— Six minutes et demie, annonce Lili quand Esti se redresse.

— D'accord.

Esti recommence à faire lentement le tour de la pièce tandis que Lili se demande comment convaincre son amie qu'il serait judicieux de se rapprocher d'un médecin. Mais discuter avec Esti, l'expérience le lui a appris, est toujours une perte de temps.

Elle l'a rencontrée trois ans plus tôt, lors de sa première semaine à l'université. Lili venait de quitter Bologne pour s'installer à Ferrare et ne connaissait personne ; elle avait le mal du pays et ne trouvait pas ses repères. Lorsqu'elle s'est glissée à côté d'Esti en cours de littérature européenne moderne, la jeune femme l'a saluée avec un sourire si chaleureux et si assuré que Lili

en a oublié sa timidité. Esti parlait un italien excellent et Lili n'avait pas du tout soupçonné qu'elle était grecque. Elles ont bavardé, sont convenues de se retrouver pour le déjeuner, puis tous les jours qui ont suivi et, moins d'un mois plus tard, elles partageaient un appartement Via Belfiore, pas loin de la fac.

Au cours des premières semaines, Lili s'est parfois demandé pourquoi Esti l'avait choisie, elle, pour amie. Lili avait alors dix-sept ans, elle était encore très jeune, et réservée. Elle était plus à l'aise avec un livre entre les mains ou les doigts sur le clavier de sa machine à écrire. Esti, en troisième année, avait presque vingt ans et, aux yeux de Lili, elle était entièrement femme. Intelligente. Obstinée. Belle. Avec ses courbes, ses yeux bleu cobalt et sa garde-robe élégante, elle faisait des envieuses parmi nombre de filles sur le campus. Peut-être s'entendaient-elles si bien parce qu'elles étaient justement si différentes. Lili était prudente et prévoyait tout ; Esti était championne de spontanéité. Mais en fin de compte cela n'avait aucune importance : elles étaient inséparables. De ses années à Ferrare, Lili n'a aucun souvenir où ne figure pas Esti.

Elle était là quand Lili a publié son premier article d'opinion dans le *Corriere Padano* – elle a tenu à fêter ça par un dîner et en allant danser. « C'est mon amie écrivain, Lili Passigli ! a-t-elle déclaré à tous ceux qu'elles ont rencontrés ce soir-là. Retenez bien son nom, un jour elle sera célèbre ! » C'est Esti qui, pour ses dix-huit ans, a emmené Lili en week-end à Venise. Elles se sont perdues des heures durant dans l'impossible labyrinthe de ruelles, et s'y sont gorgées de sardines frites et de *moleche*, ces crabes verts et tendres. Elles ont embobiné des gondoliers pour se faire raccompagner gratuitement à leur hôtel, l'eau luisant au clair de lune sous

la coque laquée de leur embarcation. Esti était là aussi l'après-midi où Lili a reçu de Bologne le télégramme lui annonçant que sa mère avait été emportée par le cancer. Elle a pleuré avec elle et lui a préparé des pâtes, puis l'a accompagnée à l'enterrement et à la shiva, à Bologne. Elle a aussi assisté aux cours de Lili afin de lui prendre ses notes jusqu'à ce qu'elle se sente assez forte pour retourner à l'université.

Esti a toujours été là, comme la grande sœur que Lili n'a jamais eue.

— Six minutes vingt secondes, dit Lili quand Esti fait de nouveau face à une contraction. Vérifions ton sac pour être sûres que tu as tout ce qu'il te faut.

— Tout est dedans, répond Esti, le visage crispé par la douleur. C'est toi qui l'as préparé, tu te rappelles ?

Lili fouille néanmoins le contenu du sac de toile et le compare à l'inventaire qu'elle a en tête : chemise de nuit, pantoufles, sous-vêtements, couverture de flanelle, tricot blanc miniature et bonnet assorti. Elle replie le plaid au moment où Esti émet un petit bruit, comme un hoquet.

— Oh !

Lili lève les yeux. Esti est pétrifiée, une flaque entre les pieds.

— Oh ! lui répond Lili en écho, renversant le sac pour bondir du canapé. Je vais chercher des serviettes.

***

Il est 3 heures du matin quand le médecin autorise enfin Esti à pousser. Niko se tient à son chevet, une main posée sur son épaule. Il est arrivé à l'hôpital peu après 10 heures, paniqué à l'idée de manquer la naissance de son enfant.

— La salle d'attente est au bout du couloir, lui dit maintenant le docteur.

Niko déglutit et propose faiblement de rester, le visage blême, mais Esti le chasse.

— Tout ira bien, mon amour, parvient-elle à articuler. Lili est avec moi.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Soulagé, Niko embrasse sa femme sur le front, puis adresse un signe à Lili comme pour lui souhaiter bonne chance avant de sortir. Lili lui adresse un hochement de tête et rassemble ses forces ; elle n'est pas du tout armée pour ce qui va venir.

Les minutes s'écoulent lentement. Entre les contractions, Lili tamponne le cou d'Esti avec un linge humide et prononce des mots d'encouragement qui ne lui semblent pas du tout à la hauteur. La chambre est froide, mais la peau d'Esti est brûlante et luit de sueur. Les vrilles noires de ses cheveux se collent à son front toutes les deux ou trois minutes, alors qu'elle gémit parce que la douleur augmente et plaque son menton contre son sternum. Lili refoule ses larmes quand son amie pousse un cri de torture. Niko a bien fait de partir. Elle, il lui est presque insupportable de rester là, impuissante, alors qu'Esti endure tant de souffrances.

— Poussez une dernière fois, demande le médecin au bout du lit.

Lili est certaine qu'Esti lui a broyé la main quand des cris de bébé emplissent la pièce.

— C'est un garçon, déclare l'infirmière un instant plus tard.

Pantelante, Esti laisse retomber sa tête sur l'oreiller.

— Tu as été héroïque, affirme Lili en lui baisant la joue ; elle sent le sel et la lavande.

Le docteur donne ses instructions, coupe le cordon ombilical, puis on rappelle Niko une fois qu'on a lavé Esti et que le bébé a été baigné, pesé, mesuré et emmailloté.

— Viens voir ton fils, dit la jeune mère.

Elle est assise, les yeux brillants et les joues rouges ; la douleur de l'accouchement semble déjà appartenir au passé.

Lili s'écarte tandis que Niko s'avance vers sa femme, contemplant le paquet qu'elle a dans les bras et dont seul dépasse le visage : joues rondes, peau veloutée, cils noirs, lèvres mauves en forme de cœur.

— Crénom de Dieu ! marmonne Niko.

— Tiens, dit Esti, prends-le.

Niko bat des paupières.

— Maintenant ? Il a l'air si bien…

— Niko…

— Tu es sûre ?

— Niko ! Prends-le !

Il se penche, accueille avec précaution le bébé dans ses bras, et Lili voit ses craintes se changer en émerveillement, puis en joie. Un large sourire s'épanouit sur son visage et il se balance délicatement.

— Bienvenue dans le monde, tout petit, dit-il à voix basse.

Lili sourit elle aussi, fourbue à présent que l'adrénaline et l'inquiétude retombent. Esti va bien. Le bébé est en bonne santé. Niko est là.

— Je te laisse dormir, annonce-t-elle en se dirigeant vers la porte. Vous avez droit à un peu d'intimité.

— Quoi ? s'exclame Esti en secouant la tête. Tu ne peux pas t'en aller tout de suite ! La fête commence à peine ! Reste un moment, tu veux bien ?

Lili rit, comprenant qu'il ne manque dans le sac d'Esti qu'une bouteille de prosecco. Le sommeil peut attendre,

décide-t-elle, heureuse de prendre part à ces premiers instants, comme si tous quatre formaient une famille.

***

Le silence règne dans la maternité et, de l'autre côté de la fenêtre de la chambre d'Esti, le monde est encore plongé dans le noir. Niko somnole, recroquevillé sur une chaise dans un coin. Lili, elle, s'est redressée sur un coude à côté d'Esti, sur le lit. Theo, du nom de son grand-père paternel Theódoros, dort sur le ventre, sur la poitrine de sa mère. Lili l'examine attentivement : la mince courbe de ses sourcils, les minuscules veines roses qui sillonnent ses paupières telle une toile d'araignée, ses ongles fins comme du papier.

— C'est toi qui l'as fait ! Je n'arrive pas à le croire.

— Moi non plus.

— Il te ressemble.

Esti baisse les yeux vers le crâne de son enfant et lui arrange son bonnet sur l'oreille.

— Tu trouves ?

— Vous avez la même forme de visage.

Esti sourit.

— Je me demande comment il sera.

— Il sera sûr de lui, comme sa maman. Et joueur comme son papa.

— Je l'espère.

— Je le sais.

Esti caresse le poing de Theo du bout de l'index.

— Depuis neuf mois je me répète que le moment importe peu, finit-elle par dire. Mais maintenant qu'il est là… Regarde-le. Il est innocent, si faible !

Esti a raison : la perspective d'élever un enfant est assez terrifiante à une telle époque, alors que l'Europe est en

guerre et que les lois raciales restreignent en Italie chacun de leurs mouvements. Mais Lili n'a aucune envie d'abonder dans ce sens.

— J'imagine qu'il n'y a pas de moment idéal. Regarde-nous : tu es née pendant la Grande Guerre, et j'ai été conçue immédiatement après. Nos parents s'en sont accommodés. Et j'aime à croire que nous nous en sommes bien tirées.

— Toi, c'est sûr, plaisante Esti. Ta vie est tellement ordonnée ! Moi, en général, j'oublie de rendre mes devoirs à temps ou d'honorer mes consultations chez le dentiste.

Lili rit.

— Comme si ça avait de l'importance ! Tu seras une mère formidable, Es.

Esti hausse le sourcil.

— La guerre a lieu hors des frontières, pas en Italie. Et de toute façon elle sera bientôt finie. Ils appellent bien ça une *blitzkrieg*, non ? La « guerre éclair ».

— Elle se terminera peut-être, mais dans quel état laissera-t-elle le monde ? Et qui dit que les lois raciales ne lui survivront pas ?

Lili voudrait argumenter mais ne peut pas. Mussolini a instauré ses lois un an avant que Hitler n'envoie ses troupes en Pologne.

— Ne te tracasse pas pour ça. Tu dois songer à des choses bien plus essentielles.

Esti laisse ses yeux se fermer, une main sur le dos de Theo, et Lili regarde les doigts de son amie se soulever et s'abaisser au rythme de la respiration rapide du bébé. Au moins, elles ont accès à des soins médicaux. Ça, les lois raciales ne les en ont pas privées. Elle se promet de noter toutes les consultations d'Esti avant de quitter l'hôpital.

***

Theo tressaille et Esti ouvre les yeux.

— Je me suis endormie.

— J'en suis ravie, répond Lili, revenue à son chevet. Tu devrais dormir plus longtemps.

— J'ai fait un rêve.

— Ah oui ?

Esti sourit imperceptiblement.

— Ça se passait le jour où Niko m'a fait sa demande en mariage.

— C'était une belle journée, acquiesce Lili.

Elle s'en souvient bien, même si plus de deux ans se sont écoulés depuis. Niko est d'abord venu la trouver, elle – « Je veux que ce soit inoubliable » –, et Lili l'a aidé à tout organiser : le pique-nique dans le parc et la bouteille de Taittinger, le champagne favori d'Esti. Elle est même allée acheter la bague avec lui, une simple *fede* en or avec un chaton en forme de deux mains réunies. Tous trois ont dîné dans leur trattoria préférée, Al Brindisi, puis traversé la ville avec une bouteille de lambrusco à moitié bue jusqu'aux antiques *bastioni*, les remparts massifs qui encerclent Ferrare. Ils sont restés plusieurs heures au sommet de la muraille à contempler le canal qui scintillait en contrebas, dans la pénombre et la brume. Sous le ciel piqué d'étoiles ils ont parlé mariage et projets pour après leurs études.

C'est seulement à la fin de cette soirée parfaite qu'a été abordé le sujet du *Manifesto della razza*, de Mussolini, publié la semaine précédente. « Les véritables Italiens, proclamait ce manifeste, sont issus de pure race aryenne ; les Juifs sont issus d'une race inférieure. » Cette annonce avait pris de court Lili ; elle ne s'était jamais considérée comme juive *ou* italienne ; elle était les deux à la fois. Ce soir-là, elle était demeurée muette, serrant ses genoux dans ses bras tandis que Niko et Esti discutaient du sens

de ce texte. « Regarde ce qui se passe en Allemagne, a dit Niko en pointant sa cigarette vers le nord. Avec les lois de Nuremberg. Et avec le Duce qui est dans la poche du Führer… pour nous, le temps presse. » Esti a roulé des yeux. « Ce n'est qu'un stupide bout de papier, a-t-elle riposté. Un genre de concession. Un moyen de calmer Hitler. Et puis le pape est italien ! Et il est humain. Il ne permettra pas ça. »

Esti était certaine qu'il ne résulterait rien de ce décret. (« Facile à dire pour Niko et toi, a affirmé Lili, puisque ça ne vient pas de votre pays. » Niko est grec lui aussi, et comme Esti il est arrivé en Italie avec un visa étudiant.) Les événements ont d'abord donné raison à Esti. La Piazza Trento e Trieste a continué à grouiller de cyclistes ; les rues sont restées pleines d'enfants qui se poursuivaient, un cornet de glace à la main. Niko a continué à aller à ses matchs du dimanche au club de tennis, Lili et Esti passaient encore leurs week-ends à chercher des pêches mûres et des cerises de Vignola sur le marché voisin du Castello Estense, ou se retrouvaient pour un verre de vin et une assiette de pain *ciupeta* avant d'aller au cinéma. Puis, en septembre, Lili est allée à Rhodes pour le mariage d'Esti et de Niko, où ils ont vécu cinq jours magiques à nager, manger et faire la fête avant de reprendre leurs cours à Ferrare. Il semblait tout à fait possible que leur existence se poursuive exactement comme avant.

Nous vivions alors dans une autre réalité, se dit à présent Lili en suivant des yeux une fissure dans le plafond, au-dessus du lit d'hôpital. Une réalité illusoire, peut-être, mais à laquelle elle retournerait tout de suite si elle le pouvait.

— À quoi penses-tu ? demande Esti dans un demi-sommeil.

— À ton mariage, en Grèce.

— Merci d'avoir rendu cette journée si mémorable.

Lili est touchée. Elle n'a jamais eu besoin de faire valoir le travail qu'elle a consacré aux préparatifs ; c'était la journée d'Esti et de Niko. Mais la gratitude d'Esti l'apaise soudain comme un baume, adoucit ses soucis.

— C'est normal, répond-elle.

Mais Esti ne dit rien, ses traits se sont à nouveau relâchés. Lili la regarde dormir un instant : il est si rare que son amie s'inquiète. Se tracasser pour des choses qui lui échappent, c'est le domaine de Lili. *Peu importe*, décide-t-elle. Elles s'en sortiront quoi qu'il arrive. Ensemble. Et puis, au moment où elles ont le plus l'impression que le monde se referme sur elles, Theo tombe à pic pour le leur faire un peu oublier.

Hormis la respiration de Theo, la chambre est silencieuse. Lili l'observe encore un instant, puis laisse l'épuisement l'engourdir. La tête lourde, elle se rapproche du corps chaud d'Esti et finit par succomber au sommeil.

2

Bologne, mars 1941

Lili jette un coup d'œil par la fenêtre du train, un vieux volume du *Décaméron* sur les genoux et l'index inséré dedans en guise de marque-page. Un micro crépite : « *Bologna Centrale, cinque minuti.* » Dehors défile la campagne d'Émilie-Romagne, mosaïque de vergers de poiriers et de châtaigniers, de champs de blé d'or et de toits en terre cuite. Le tableau est invariable. Idyllique. Serein.

Le train siffle et Lili rassemble ses affaires, puis sort quelques minutes plus tard sur le quai de la gare. Lorsqu'elle scrute la foule, il ne lui faut pas longtemps pour repérer son père, qui se dirige vers elle en agitant sa casquette de feutre. Elle s'élance vers lui et, quand il la serre dans ses bras, elle ferme les yeux, réconfortée par le parfum de son eau de toilette orange-menthol, par la robustesse de son étreinte.

— Tu as l'air en pleine forme, lui dit Lili.

À cinquante-deux ans, son père est encore bel homme – grand, épaisse chevelure noire, teint olivâtre, et des yeux en amande du même vert noisette que ceux de Lili. Ses favoris sont davantage mouchetés de gris que dans son souvenir, et au coin de ses yeux les plis se sont creusés. Les rides du sourire, comme les appelait sa mère. C'est l'effet que produit la guerre, a remarqué Lili : elle fait vieillir même les cœurs les plus jeunes.

— Et toi tu es un peu pâlotte, *Babà*. Ça va ?

Ce surnom, Massimo l'utilise en mémoire du jour où, à trois ans, il l'a surprise dans le garde-manger à voler des cuillerées du baba au rhum de sa mère.

— Je vais bien, confirme Lili en l'embrassant sur les deux joues. C'est le train qui m'étourdit un peu. Mais je suis si contente de te voir, *papà* !

— Allons, tu as besoin d'air frais, répond son père en consultant sa montre. Et de repos. Nous avons quelques heures devant nous.

Demain, ils rendront visite à la tombe de Naomi, comme chaque année pour l'anniversaire de sa mort. Ce soir, en revanche, ils ont prévu d'aller voir un nouveau film. Il est sorti aujourd'hui et, selon son père, la ville ne parle que de ça.

Massimo suspend le sac de Lili à son épaule et lui prend le bras. Après avoir traversé la gare, ils franchissent un portique en pierre et débouchent dans la rue où est garée la vieille Fiat familiale.

— Raconte-moi, dit Massimo en démarrant. Quoi de neuf à Ferrare ?

Lili hausse les épaules.

— Ça pourrait être pire, tout bien réfléchi.

— Et tes élèves ?

Quand les lois raciales italiennes ont interdit aux enfants juifs d'aller à l'école publique, la synagogue de

Lili a réuni un groupe de volontaires pour donner des cours au sous-sol ; deux fois par semaine, Lili enseigne aux petits à lire et écrire.

— Ils avancent bien, répond-elle, plus gaie. C'est étonnant de voir à quelle vitesse ils apprennent.

— Formidable, *Babà*.

Massimo ralentit pour laisser passer une femme qui traîne un enfant derrière elle. Comme elle ne le remercie pas, Lili se demande si son mari a été mobilisé. Depuis que Mussolini est entré en guerre dans le camp de l'Axe, on ne croise pratiquement plus aucun homme en âge de combattre. À moins, bien sûr, qu'ils soient juifs et n'aient pas le droit de s'engager.

— Je voudrais seulement qu'on en voie le bout. Pouvoir dire aux enfants de la synagogue qu'un jour ils retourneront vraiment à l'école.

S'il n'y a pas de combats en Italie, le pays est en guerre et la perspective d'un retour à la normale paraît lointain.

— La vie reprendra comme autrefois, répond son père en la regardant. C'est toujours comme ça. C'est temporaire, tout ça.

Lili a très envie de le croire, mais chaque mois qui s'écoule semble les éloigner de ce qui était normal.

Alors qu'ils continuent à rouler, elle se rappelle le jour où elle a compris – ou peut-être finalement accepté – que les choses allaient changer. Elle revenait du mariage d'Esti à Rhodes, et Ferrare avait décrété que tous les Juifs, italiens comme étrangers, devaient se faire recenser pour obtenir de nouvelles cartes d'identité. Les papiers de Lili, qu'elle doit constamment avoir avec elle, portent désormais un cachet rouge au-dessus de sa photo : « *Di razza ebraica* ». De race juive. Peu après, il a été interdit aux Juifs ayant un passeport étranger de résider en Italie. Quand la loi a été annoncée, Lili a couru sous la pluie

jusque chez Esti et Niko, certaine qu'ils allaient être renvoyés en Grèce. Elle a trouvé Esti en train de feuilleter un magazine, étendue sur son canapé comme si de rien n'était. « Je ne laisserai pas les bêtises du Duce gouverner ma vie, a-t-elle déclaré. Nous sommes heureux ici pour le moment. Si nous rentrons ce sera parce que nous l'avons décidé. » À l'université de Ferrare, un doyen compatissant a proposé d'inscrire Esti et Niko en doctorat – faille juridique permettant de prolonger leur visa, leur a-t-il révélé à huis clos. Le plan a fonctionné, mais Lili craint toujours que l'exemption concernant les étudiants ne soit annulée et qu'ils ne soient déportés.

Après l'automne 1938, la liste des restrictions a continué à s'allonger. Soudain, il est devenu illégal pour les Juifs d'épouser des non-Juifs, de travailler dans les services du gouvernement ou dans les banques, d'employer des Aryens ou de posséder des postes de radio. C'était sans fin. Quand il a été interdit aux Juifs d'exercer un emploi dans les médias, Lili a perdu son poste de rédactrice subalterne à temps partiel au *Quotidiano di Ferrara*. « Ça ne dépend pas de moi », lui a dit son patron, mais le coup a quand même été dur. Lili adorait écrire. Elle rêvait depuis l'enfance de devenir journaliste, elle avait passé des années à peaufiner son style. Lorsqu'elle a été licenciée, la censure et la propagande dans la presse se sont intensifiées à tel point que, même si elle avait été autorisée à rester, ses textes auraient été sabrés. En fin de compte, il valait peut-être mieux que le journal ne veuille plus d'elle. Elle a réussi à se faire embaucher au jardin botanique, pour soigner les orchidées dans une serre. Elle consacre ses journées à prélever des échantillons de sol ou un arrosoir à la main, les ongles pleins de terre.

Dans un virage, Lili est ramenée au présent par le bruit d'un Klaxon.